



« **P**erdre la tête » est l'intitulé de la troisième grande exposition d'un vibron tout-terrain – photographe, mais aussi peintre, romancier et dramaturge –, après celle du Centre Pompidou en 1991 et une rétrospective à la Maison européenne de la photographie en 2003.

Au pied de la Butte, son atelier est une ruche où œuvrent deux tireurs émérites : « Je travaille pour "monsieur" François-Marie Banier depuis trente ans et je fais toujours la manipulation exacte qu'il désire », assène Choi. La saturation des noirs, des gris, l'exposition au dixième de seconde... Tout fait l'objet de l'attention parfois tatillonne, de l'enthousiasme toujours communicatif d'un maître qui se voit en égal d'Irving Penn ou en héritier de Kertesz, mais sait aussi dispenser aux amis et aux collaborateurs des brassées de compliments et d'affection.

« Je fais mille photos par jour, j'ai quatre Mobylette et je roule 40 000 kilomètres par an. » Banier déclenche à la volée, en quelque sorte, le plus souvent à califourchon sur ses mob, invariablement vêtu comme un lycéen de Janson-de-Sailly, Leica ou Hasselblad en bandoulière. Photos le matin tôt – de 7 heures à 10 heures –, puis écriture, déjeuner avec Pascal Greggory, virée à l'atelier pour regarder le travail de la veille, réécriture, nouveau maraudage photographique, peinture jusqu'à minuit... L'emploi du temps d'un homme pressé, qui travaille à l'ancienne. Pas question de sacrifier au numérique. Il est vrai que la lumière quasi métallique de ses photos révèle comme une évidence le sens du mot « argentique ». Banier se défend de ridiculiser ses modèles. L'effet souvent est surréaliste, le regard toujours tendre et complice. Jeune homme pas si bien né que ça, il hait toujours la bourgeoisie – « parce qu'elle est un monde de faux-semblants », balaise sa réputation de mondain et encense les ouvriers : « Ah ! les ouvriers ! Ils savent que je travaille avec mon objectif, comme eux avec un tournevis, ils s'arrêtent et donnent. » « Chacun écrit son roman à travers ma photo », dit-il encore de ses modèles. Lui-même publie le sien en janvier : « Ces femmes du métro Pompe » (éd. Gallimard), « l'amour d'un petit garçon pour Pepita, bonne espagnole ». Mais où a-t-il donc la tête ?

Académie de France à Rome, Villa Médicis,

Viale Trinita dei Monti, 1, 00187 Roma. Jusqu'au 9 janvier 2006.

« Perdre la tête », éd. Steidl/Gallimard, 250 pages, 28 euros.

FRANÇOIS-MARIE BANIER **perd la tête à Rome**

LE DANDY, AMI DES STARS ET DES FEMMES DU MONDE, N'A D'YEUX QUE POUR LES CABOSSÉS DE PARIS. MAGNIFIÉS EN NOIR ET BLANC, ILS SONT EXPOSÉS À LA VILLA MEDICIS À ROME.



1. « Boulevard Raspail », Paris, janvier 2005.
2. « Le bréviaire », Saint-Sulpice, Paris, mars 1995.
3. « Boulevard de Rochechouart », Paris, septembre 2004.

